

RECUEIL DE NOUVELLES DU MUSÉUM DE TOULOUSE



CONCOURS

| LITTÉRAIRE | 2022 |

Ê T R E (S) I M M O R T E L (S)

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont, au premier chef, aux **326 auteurs** totalement impliqués qui ont participé avec beaucoup d'enthousiasme à la 11^e édition du concours de nouvelles du Muséum de Toulouse.

Ce fut un vrai plébiscite et une avalanche de nouvelles toutes plus originales les unes que les autres.

Nous remercions tout aussi chaleureusement les **17 membres du jury** qui ont eu parfois des coups de cœur et la tâche peu aisée de devoir faire des choix, parfois cornéliens et des concessions : Laëtitia BARTHOLOME (Service Expositions, Muséum de Toulouse), Audrey BONNIOT (Service Bibliothèque & Documentation, Muséum de Toulouse), Lydie BOTTIER (Pôle Jeunesse, Médiathèque José Cabanis), Laetitia BOUCHAMA (Directrice de la médiathèque Mémo, Montauban), Caroline CHEVALIER-GALANT (Service Bibliothèque & Documentation, Muséum de Toulouse), Évelyne COCAULT (Comédienne de Théâtre amateur), Astrid CONAN (Relation Visiteurs-Billetterie support qualité, Muséum de Toulouse), Christel DUBOIS (Professeure d'anglais), Lucie FERLET (Pôle Jeunesse, Médiathèque José Cabanis), Fanny FOURRIER (Pôle Intermezzo, Médiathèque José Cabanis), Caroline GOURSAT (Étudiante, Libraire), Florence LAMOTTE (Responsable commerciale, groupe éditorial Piktos), Sylvie MARQUEZ (Association Toulouse Polars du Sud), Bernard MEYER (Docteur en philosophie), Serge NICOLLO (Auteur, Régisseur des collections, Musée des Arts Précieux Paul Dupuy), Cristina NOACCO (Auteure, Maître de conférence en Littérature médiévale, Université Jean Jaurès) et Cédric PIGNAT (Auteur, Enseignant en histoire, français et économie).

LAURÉATS

Julien PHILIPPE, Louise CONFAIS, Colin MAILLARD, Daphné LAMANDÉ-MORANT, Jessica ARDUIN, Timothy LOMBARD-KIRCH.

THÈME

Et si vous vous mettiez dans la peau d'une créature éternelle - momie, zombie, vampire, revenant ?
Et si vous pouviez revivre les événements marquants de notre histoire, observer indéfiniment notre monde ou profiter d'une connaissance existentielle et de savoirs sans limite... quel usage en feriez-vous ? Et si la mort n'existait pas ? Et si la vie, la vôtre, ne connaissait pas de fin ?

Situez-vous dans le registre et la forme qui vous conviennent le mieux : tous les genres seront acceptés.

Rédigez une nouvelle brève, dense, rythmée. Votre histoire, réelle ou fictive, devra interpeller le lecteur et susciter son intérêt. Votre nouvelle sera jugée sur sa qualité littéraire et son originalité.

Surprenez le jury par votre créativité. Tenez-le en haleine. Sortez des sentiers battus.

Jouez avec cette notion universelle qu'est l'immortalité. Soyez surtout mortellement inspirés !

Cette accroche littéraire a été lancée à l'occasion de la **11^e édition** du concours littéraire du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse autour de la thématique 2022-2023, « **Être(s) Immortel(s)** ».

Une accroche qui a suscité un véritable engouement puisque **326 auteurs** (dont **82** dans la catégorie « auteurs de moins de 18 ans ») ont répondu favorablement à l'appel, et ce depuis toute la France métropolitaine, mais pas seulement. Car cette sélection de belle facture continue, d'année en année, de la Guyane à la Réunion, en passant par le Congo, Singapour, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique ou encore la Suisse, de s'ouvrir à l'international.

CHEZ LES AUTEURS DE PLUS DE 18 ANS

Le premier prix a été décerné à la nouvelle *Mare nectaris* de Julien PHILIPPE.

Une nouvelle au charme incontestable tout autant désuet que suranné, intelligemment pensée et brillamment construite qui va vous happer et vous surprendre.

Elle vous laissera sans aucun doute en bouche, comme cette fameuse bière, la Legster, une légère note douce-amère, entre fine complexité, rare générosité et fort caractère. Le mieux serait et ce sans trop réfléchir, de très vite passer un pacte avec cette belle rousse aux reflets cuivrés et aux inoubliables saveurs fruitées. Car elle demeure, c'est certain, divinement diabolique.

Le deuxième prix a été attribué à *Glaz et le dictionnaire des homards* de Colin MAILLARD.

Une histoire de belle facture et de bon goût, colorée et succulente, qui navigue entre un indéfinissable bleu et un rouge flamboyant. Un récit fin et charnu qui se déguste et dont on se délecte, qui met à l'honneur le roi des crustacés et évolue dans des eaux fluides et savoureuses.

Le homard, héros de cette nouvelle, cet animal fascinant et quasi immortel vous entraînera vers des profondeurs marines insoupçonnées et insoupçonnables, la plume de l'auteur se faisant fraîche et revigorante à souhait.

Le troisième prix a été adjugé à Jessica ARDUIN pour sa nouvelle intitulée *Ad vitam aeternam* (Pour la vie éternelle).

Mort et Peur sont, dans cette nouvelle où la vie terrestre respire et transpire la vacuité par son côté dérisoire, personnifiées et humanisées. Un impossible amour, un amour impossible qui prend naissance sous nos yeux, tentant vainement de résister à l'inexorable finitude, à la brièveté de la vie, et aux rôles assignés à chacun ici-bas. Un récit d'autant plus captivant qu'il est dénué d'artifice, et empreint de beaucoup de tendresse et d'une grande douceur où s'entremêlent joie, tristesse, empathie, don de soi et sacrifice.

CHEZ LES AUTEURS DE MOINS DE 18 ANS

Le premier prix revient à *All The Madmen* de Louise CONFAIS

Comment, en dévorant cette nouvelle qui nous embarque furieusement dès les premiers mots, ne pas penser à Steve, démon à la gueule d'ange, héros du film de Xavier Dolan dans « Mommy » ou encore aux personnages joués par Jack Nicholson dans « Vol au-dessus d'un nid de coucou » ou dans « Shining ». Un indéniable terreau cinéphilique, prégnant, se fait omniprésent ici à travers cette habile réappropriation du thème de la folie. Folie personnifiée par cette blancheur immaculée qui recouvre tout le récit, et qui finira par nous aveugler et détruire tous nos présupposés. Étincelant moment suspendu.

Le deuxième prix est attribué à *La Chute* de Daphné LAMANDÉ-MORANT

Une histoire onirique merveilleusement racontée qui se chuchote et se vit comme à travers un rêve éveillé. Construite sur un modèle répétitif, elle fonctionne également à la manière d'un carrousel. De subtiles variations ponctuent le récit, lui offrant une indéniable et frappante musicalité. La structure, cyclique, accroît cette sensation de vertige, de perte de sens et de modification de perceptions. Mais même si rien, jamais, ne se répète à l'identique, l'auteure nous entraîne brillamment dans sa chute, mortelle et redoutable. Et dès lors, à ses côtés, on se « souvient ».

Le troisième prix est décerné à *Un voyage éternel* de Timothy LOMBARD-KIRCH

La très belle écriture et le style prometteur de notre jeune auteur sont aussi fringants, toniques et stimulants que le récit des saynètes et morceaux choisis du héros de cette nouvelle : un chat immortel aux innombrables vies dont les pérégrinations et les aventures sont chargées, à travers les anecdotes croustillantes qui parsèment le discours, de culture, d'adresse et d'humour. Une nouvelle aussi souple et élégante que peut l'être cet incroyable félin à la capacité de très souvent nous attendrir au point de nous bouleverser parfois.

MARE NECTARIS

Alphonse avait trouvé l'article sur le *Mare nectaris* dans le *Courrier du Finistère* du 24 décembre 1882, alors qu'il mettait de l'ordre dans des cotations anarchiques au quatrième sous-sol des Archives de Brest — un vieux bâtiment surnommé l'iceberg en raison de ses souterrains labyrinthiques qui s'enfonçaient, disait-on, à une profondeur infinie. Le *Mare nectaris* : un bar dont il avait pensé jusqu'à sa trouvaille hasardeuse qu'il n'était qu'une légende urbaine, une petite fiction quasi-secrète que seuls quelques vieux archivistes évoquaient à demi-mot, après un verre de trop à leur pot de départ... Le *Mare nectaris*, le cénotaphe de la lande, comme l'avait chuchoté le vieil Anatole en trempant ses lèvres parcheminées dans un petit verre de Suze, avant de passer l'arme à gauche trois jours après avoir quitté définitivement l'iceberg... Le *Mare nectaris*, ce nom que les anciens s'échangeaient sous le manteau avec des airs de comploteurs d'opérette, ce nom qu'on surprenait parfois au détour d'un corridor juste avant que la conversation ne s'arrête à votre arrivée... Mais là, sous ses yeux, l'article évoquait un bar du même nom, niché entre lande et tourbière dans les Monts d'Arrée. Une mauvaise photographie accompagnait le texte — un homme grand et maigre aux cheveux noirs plaqués sur le crâne, tiré à quatre épingles, prenait la pose devant un petit estaminet, en dessous d'une enseigne ornée d'un homard où l'on devinait le nom de l'établissement. Le lieu était presque identifiable, même si la commune citée dans l'article, Iliz-Enez, lui était étrangement inconnue.

Alphonse prit la route pour les Monts d'Arrée dès le samedi suivant, et cela en dépit d'un ciel d'hiver qui annonçait de la neige. Il sillonna tout l'après-midi les routes du centre-Finistère en vain — aucun des habitants qu'il avait hélé depuis sa Citroën Dyane n'avait jamais entendu parler d'un village ou même d'un lieu-dit appelé Iliz-Enez. Alphonse finit par garer la voiture sur le bas-côté d'un chemin empierré, alors que son pare-brise se constellait de gros flocons. Au loin, au-delà d'une étendue de tourbières, un halo rougeoyant palpait dans le crépuscule.

Alphonse se dirigea vers ce fanal inattendu, poussé par une intuition étrange. Les épaules rentrées, la tête baissée, le col de sa redingote remonté sous le nez, il parcourut d'un pas vif le chemin jusqu'aux tourbières, où il s'engagea sur une passerelle de bois, un étroit passage cerné par les sphaignes, les molinies et les algues qui dorment dans l'eau stagnante. Il traversa l'étendue devenue blanche des tourbières comme une silhouette floue et tremblante sur un de ces très vieux films altérés par les rayures et les cassures de la pellicule.

Les lueurs d'une façade illuminée se firent bientôt plus précises et Alphonse, à peine surpris, lut les lettres de néon qui scintillaient dans la nuit : *Mare nectaris*. Il hâta le pas et reprit pied sur la lande : à quelques mètres devant lui, la neige devant l'estaminet baignait dans la clarté rougeâtre de deux homards de néon écarlates qui flanquaient le nom du bistrot perdu. Le bar, qui n'avait pas changé outre mesure à l'exception de l'enseigne électrique, semblait un bout de comète tombé dans les ténèbres. Alphonse s'avança et observa l'intérieur à travers la large fenêtre rectangulaire aux coins arrondis qui donnait à la devanture un air de bocal. La salle baignait dans une lumière verte. Quelques clients juchés sur de hauts tabourets faisaient face au barman occupé à remplir des pintes derrière le comptoir. Alphonse poussa la porte et entra, entouré de flocons qui tourbillonnèrent un temps autour de lui. Les clients tournèrent d'un même mouvement des faces grisâtres aux yeux vides échappées d'un étal de poissonnerie vers l'inconnu. Le barman seul le fixa avec attention et dit d'une voix lente et légèrement amusée :

« Que me vaut l'honneur de cette visite par ce soir glacial, mon bon ami ? »

Alphonse prit place sur un haut tabouret au comptoir tandis que les clients retournaient à la contemplation de leurs verres. Le tenancier retroussa les manches de sa chemise blanche et appuya ses mains sur le comptoir. Alphonse fixa le visage du barman, d'un blanc presque cireux, qui contrastait fortement avec sa chevelure noire luisante de pento, plaquée en arrière exactement à la façon du tenancier de 1882.

« Je... Je vais prendre une bière, monsieur. Rousse, si vous avez.

— Bien sûr. Je brasse ma propre bière, la Legster. »

Le barman se saisit d'un verre à pinte orné d'un homard et actionna la tireuse.

« La Legster possède une grande amertume tout en étant légère. La rousse est changeante selon la lumière, un astre toujours menacé par l'éclipse. C'est la bière des paradoxes, une petite énigme liquide. Je distribue des petits soleils noirs et je recueille la mélancolie, c'est mon travail, en quelque sorte. J'ai toujours vu mon rôle de barman comme proche de la prêtrise : combien de confessions ai-je recueillies ? Combien d'absolutions ai-je données ? Ne suis-je pas toujours présent pour mes ouailles ? Seule la liturgie diffère quelque peu, car j'offre une Eucharistie particulière, un peu plus houblonnée, disons. Saviez-vous que la bière a aussi été une boisson communelle dans certaines cultures ? Elle a même remplacé le vin chez les premiers chrétiens norvégiens mais ne tergiversons-pas, la bière est bien plus païenne que chrétienne et l'Église a longtemps cherché à chasser ce breuvage par trop entaché des souvenirs du monde préchrétien jusqu'à en faire une boisson infernale – *potus infernalis*. Il n'est ainsi pas surprenant que la bière, préparée dans un chaudron, n'ait été associée aux sorcières, accusées de se saouler au cours des sabbats... Deux pauvres femmes ont ainsi été brûlées pour avoir chevauché des tonneaux de bière volants avant de les boire sur les tours de la ville de Leobschütz au 16^e siècle. C'est l'anthropologue Bertrand Hell, le bien-nommé, qui raconte cette histoire... Mais je m'emporte, vous aurez compris que la bière est mon domaine. »

Il posa la pinte sur un sous-bock, essuya le comptoir, se passa la main dans les cheveux.

« La bière pâtit d'une image socialement dévalorisée de nos jours, de diabolique elle est devenue prolétaire, synonyme de libations sans finesse... Quelle erreur. Elle fut longtemps l'ouvreuse de portes, gardienne du souvenir ou de l'au-delà, le trésor liquide capable de dessiller la vue. Sacrée bien avant le vin, vous-dis-je ! Je ne suis qu'un barman mais parfois je me rêve en hiérophante d'un culte oublié et je vois mon bar comme le cénotaphe de la lande. La bière est-elle à votre goût, monsieur ? »

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers un juke-box qui éclairait la pénombre du fond de la salle d'une lueur olivâtre, ses néons verts scintillant comme les dorures d'une châsse électrique. De vieilles affiches rongées aux coins ornaient le mur et rappelaient à la mémoire des noms oubliés. Un Vince Taylor de cuir s'effritait dans le halo, aux côtés de plus antiques icônes encore, orchestres de bal et désuets artistes de music-hall. Alphonse déchiffra quelques noms qui lui étaient inconnus : *Cernunnos, Dispater, Lobster's anguish...* Ces petites gloires mortes finissaient de s'effacer sur le mur obscur du *Mare nectaris*. Le barman semblait se recueillir devant son autel païen, adressant une prière personnelle aux petits Lares de son établissement. Les mains jointes dans le dos et la tête baissée, il semblait accomplir un rituel.

« Ils ont tous disparu, à présent. Leur souvenir même crève à petit feu, à mesure que ceux qui les ont aimés ou connus meurent également. Peut-être sont-ils exilés sur des planètes lointaines à l'image des dieux grecs oubliés de presque tous dans ce roman de Jean Ray. Même la mémoire doit mourir, c'est un scandale plus grand encore que la mort, ne trouvez-vous pas ? Je les ai tous accueillis en ces lieux. Je leur ai servi des litres de Legster, j'ai écouté leurs histoires et je les ai vus disparaître, tous, morts de toutes les morts de ce bas-monde — vieillesse, pendaison, cancer, voiture, lassitude... Je garde leurs mémoires, j'ai noté nos conversations, chaque soir j'ai enregistré leurs vies ici-même, dans mon domaine. Tant que je serai ici, ils ne seront pas tout à fait morts car j'offre une parcelle d'éternité, comme mon confrère de l'Église.

« Tenez, approchez-vous du juke-box. Venez découvrir mon sacerdoce, monsieur. Observez les choix possibles. »

Alphonse regarda les titres des sélections possibles et remarqua de simples noms : A15 Pierre Grall, D10 Marie Quéré, E20 Anatole Billon — le vieil Anatole était là, parmi d'autres noms qu'il lui semblait connaître... Alphonse pianota sur le clavier et le crépitement d'une vieille cire s'éleva.

« Je m'appelle Anatole Billon. Je suis né le 2 février 1918, à Brest, de Louis et Maria Billon. C'était, m'a-ton-dit, un beau jour d'hiver, froid et sec, dans cette ville qui n'était pas encore détruite... »

« Avez-vous compris le sens de ma charge ?

— Je crois. Si j'ai bien saisi, vous recueillez et enregistrez des sortes d'autobiographies sonores ? répondit Alphonse.

— Je collecte et conserve les vies de mes clients depuis très longtemps, en effet. Tous ces récits sont enregistrés sur la cire et patientent dans la cave du *Mare nectaris*. Ce sont en quelque sorte des catacombes de sons et j'en suis le méticuleux gardien. Mais venez donc, suivez-moi, je vous y mène. »

Le barman se dirigea vers une porte dans le fond de la salle, l'ouvrit et actionna un interrupteur en tâtonnant sur sa droite. Une ampoule nue diffusa une faible lumière jaune sur un escalier en colimaçon aux marches de bois noires, pétrifiées par le temps, qu'Alphonse descendit à la suite de son guide jusqu'à une large salle basse au plafond voûté, d'où partaient une série de couloirs enténébrés. Ils se frayèrent un chemin entre des fûts de bière pour atteindre une des étagères dont tous les murs étaient couverts. Une signalétique indiquait un classement chronologique et alphabétique des vinyles qui s'entassaient sur les rayonnages de la bibliothèque. Le barman sortit une lampe torche de sa poche, se dirigea dans le premier couloir situé à droite d'une étagère consacrée à l'année 1930 et s'engagea d'un pas vif dans un passage étroit aux murs de pierre qui déboucha sur une autre salle similaire à la précédente, dont les bibliothèques, qui apparurent fugitivement dans le nimbe dansant de la lampe, paraissaient cette fois dédiées à la décennie 1920.

Il s'approcha d'un rayonnage, fit courir sa main sur les disques, s'arrêta soudain pour extirper un vinyle aussi poussiéreux qu'un grand cru oublié sur lequel il souffla, projetant un nuage de particules scintillantes dans le halo : sur le disque apparut le portrait en pied d'une femme brune aux cheveux courts, qui souriait en touchant d'une main la pendeloque de son oreille gauche.

« Suzanne ... Cette cliente était un peu taiseuse mais peu à peu sa langue se délia sous l'effet conjugué de la Legster et de mes questions et elle parvint finalement à se confier au fil des mois de cette année 1900. Je garde un précieux souvenir de nos conversations. Qui se souvient d'elle aujourd'hui ? Qui connaît l'été qui la marqua à jamais, qui se soucie de ses amours et de ses peines ?

Aujourd'hui je ferai remonter son souvenir à la surface et nous écouterons ce que Suzanne a à nous dire, une pauvre parole issue de la multitude des expériences humaines. »

Après un instant de réflexion, le serveur s'ébroua et fila vers un autre couloir, forçant Alphonse à marcher vivement dans son sillon. Une salle succédait à une autre, les couloirs labyrinthiques de la cave tissaient entre les décennies une toile compliquée où Alphonse se serait égaré sans la présence de son éclaireur qui voyageait dans les entrailles du temps en s'enfonçant toujours plus avant, salle après salle, année après année, disque après disque, souvenir après souvenir, spectre après spectre. Le barman explorait les boyaux souterrains du grand cadavre de la mémoire, spéléologue nécrophore condamné à nourrir une insatiable nostalgie. La pile de ses anciens clients sortis des limbes grandissait entre ses bras, l'obligeant à tenir la lampe entre ses dents. Alphonse le déchargea d'une partie de sa collecte et ils remontèrent vers le bar, un peu hagards comme après une danse, les épaules et le visage constellés de fils de poussière.

Ils posèrent les disques sur une table proche du juke-box et le barman fit signe à son hôte de retourner au comptoir où il lui servit une nouvelle pinte.

“Un de mes anciens clients, un poète, me disait souvent que mon bar lui rappelait la pénombre marine du sous-sol de l'Élysée-palace, qu'il fréquentait jadis à Paris, et qu'il l'aimait parce qu'on y entrait comme dans une crypte où recevoir une mystérieuse initiation. Je lui répondais toujours que les bars, dans l'ensemble, étaient des Nautilus et les clients des Nemo qui fuyaient la lumière et cherchaient à obscurcir le réel, à plonger sous la ligne de flottaison du temps — expression d'un de mes autres clients, un philosophe cette fois. Car un bar est une machine à détruire le temps ou du moins vous soustrait-il à son atroce pesanteur.

Au-dehors, le monde séculier parade et fait le malin, ici les sabliers ne s'écoulent plus, les siècles disparaissent et mes clients s'immobilisent comme dans de l'ambre : ce sont mes Chartreux fatigués. »

Sur ces mots le barman fit un léger mouvement de tête vers les quatre clients juchés sur les hauts tabourets comme des stylites qui en effet ne bougeaient plus, l'un la main crispée sur le verre et le poing sous le menton, un autre les mains ballantes entre les cuisses et le regard égaré dans le réseau de nervures patinées du plafond de bois.

« Mais je parle trop. Je vais laisser la parole à une de celles qui, jadis, m'a fait l'offrande de ses souvenirs. »

Le serveur volubile quitta le comptoir. Peu après, une voix féminine au timbre désuet sortit du juke-box. Alphonse but sa pinte en écoutant le récit de la vie de Suzanne. La Legster et les mots de cette femme extraite momentanément de la tombe le plongèrent dans une rêverie profonde. Le barman sourit doucement, lui resservit d'autorité une nouvelle pinte mousseuse et poussa devant Alphonse un magnétophone ainsi qu'un document et un stylo.

« Le contrat, Alphonse, une toute petite signature et je vous donnerai une parcelle d'immortalité. »

Bien plus tard, la bouche sèche d'avoir trop parlé, Alphonse quitta le comptoir, s'avança vers la fenêtre et observa la nuit, dense et profonde comme une *stout* ou comme la bière du tombeau. Il ouvrit la porte du *Mare nectaris* mais ressentit un grand vertige et ne put mettre un pied dehors. Le barman lui chuchota doucement quelques mots à l'oreille, le raccompagna au comptoir où il lui resservit une Legster. Puis le tenancier sifflota un très vieil air et accrocha à la porte un panonceau indiquant que le *Mare nectaris* était fermé, jusqu'à nouvel ordre.

Julien PHILIPPE

GLAZ ET LE DICTIONNAIRE DES HOMARDS

Gaspard

Jamais, au grand jamais, je ne me suis senti aussi fatigué. Encore une fois, je dois changer d'enveloppe et cela m'épuise. La tribu me reconnaîtra certes par ma taille, même avec ce bleu nouveau sur tout mon corps ! Il est indéniable que je commence à me sentir à l'étroit.

Et surtout mon apparence se dégrade avec toutes ces pustules calcaires blanchâtres sur ma carapace et ces déformations au cou et au départ des pattes. J'ai même plusieurs dents d'une pince ébréchées, la droite de surcroît, c'est tout dire. Ce ne fut qu'une maladresse : j'avais pris un vieux morceau de ferraille rouillé pour une proie endormie. Mon ophtalmo m'a rassuré et a confirmé que j'avais toujours l'acuité visuelle de la jeunesse ; j'avais seulement manqué de prudence par gourmandise...

Je sais comment me protéger pour la grande mue qui s'annonce. Personne n'oserait occuper ma caverne, même quand je suis sorti. Un congère qui s'y est aventuré par mégarde, sans tenir compte des avertissements pourtant bien en vue, a fait les délices des gardes cuirassés postés à l'entrée. Un poulpe de belle taille y a laissé au moins deux bras.

Voilà qu'encore une fois je vais pouvoir me retirer pour accomplir cette opération, chaque fois douloureuse, mais nécessaire pour rester l'Immortel des mers. Mes guerriers veilleront nuit et jour, tous leurs sens en éveil, yeux et ouïe, pinces et mandibules en veille active, jusqu'à ce que j'apparaisse dans toute ma splendeur. Ce bleu nuit, à nul autre pareil, fait notre fierté ; dire que la plupart des humains nous croient rouge écarlate !

Ah ces hommes ! Vu ma taille, un pêcheur pensera que je ne peux plus rentrer dans son casier, tandis qu'un gourmet affirmera sans preuve que ma chair a perdu en saveur. Le scientifique voudra me peser, me mesurer et évaluer mes capacités.

Il aimerait comprendre le mécanisme cellulaire qui fait de moi l'Immortel, pour se l'approprier et se l'appliquer. Notre secret n'est pas à vendre. Il ne saurait être breveté. Moi Gaspard, le homard, je peux l'affirmer : leur ignorance n'a d'égal que leur suffisance.

Thomas

Oui, je suis roux ; cela m'a valu moult sobriquets depuis l'enfance, en particulier à l'école. Cette singularité m'a conduit à préférer un travail solitaire au travail en équipe, où c'est toujours par ce seul vocable qu'on me désignait. « Va demander au grand roux ! », « Eh, le rouquin t'es pas réveillé ce matin ! » et autres quolibets du même acabit. Ceux-ci ont rythmé mon enfance et ce jusqu'à l'âge adulte. J'aurais aimé être distingué par ma force, mon engagement au travail, voire mon goût exclusif pour les blondes, les filles comme les bières. Rien à faire ! J'ai fini par assumer, allant même jusqu'à adopter comme pseudo *#Tomarou* sur les réseaux sociaux.

Solitaire par choix, j'aime aller relever les casiers au petit matin, notamment entre Bono et Malban, où j'ai mes coins. C'était un matin calme. J'avais déjà ma douzaine de belles bêtes, même après avoir rejeté quatre femelles grainées. Des homards normaux par la pigmentation de leur carapace allant du brun au bleu sombre. Aucun ne dépassait trois livres, mais comme les homards-portion étaient les plus recherchés, je ne me faisais pas de souci !

Surprise. Mon dernier casier du jour n'avait qu'une seule bête d'un bleu beaucoup plus clair, bleu de cobalt aurait dit mon grand-père artiste. J'avais entendu parler de ce fameux « homard bleu », mais n'en avais jamais pêché. Je l'avais vu une fois à l'Océanopolis de Brest dans un aquarium. L'affichage mentionnait que cette teinte était due à un excès de pigment bleu, dont j'avais retenu le joli nom, la crustacyanine ! Cette anomalie se rencontrait chez moins d'une bête sur un million... J'avais pêché un trésor !

Bien serré dans mes mains, il ne pouvait m'échapper. Nous nous sommes dévisagés. Sa teinte bleue faisait ressortir le noir de ses yeux. Je le contemplais, médusé.

Il m'observait et je l'imaginai en retour surpris par mon teint, quand bien même il n'avait probablement rarement rencontré d'homme.

Ce face à face dura jusqu'à ce qu'un ressac me rappelle que je dérivais vers une roche particulièrement dangereuse. De retour sur la berge de mes prises du jour, je posai mes lèvres sur son front glacé et le remis doucement dans l'eau.

Glaz

Je mis quelques minutes à retrouver mes esprits.

J'avais entendu parler de ces pièges que l'homme met sur nos fonds et dans lesquels plusieurs amis ont laissé leur vie. Mes oncles m'en avaient montré. Mais cette nuit de pleine lune, l'odeur du maquereau faisandé et ses reflets argentés étaient si puissants que j'en avais oublié les conseils de prudence. Je me pensais capable de sortir d'un casier dans lequel j'aurai pu entrer ; il en allait bien ainsi sous les roches où nous vivions. Je fus incapable de comprendre ce qui m'empêchait de ressortir après un délicieux festin. Mes gesticulations m'avaient épuisé et je dormais profondément, solitaire, quand la nasse se mit en mouvement vers le haut.

Lorsque les pinces de l'homme me saisirent, je constatais que cet être était un géant. Même s'il correspondait à la description de mes amis, un trait singulier attira mon regard : cet homme était fort poilu, de longs cheveux hirsutes et une barbe fournie, mais surtout l'ensemble était de couleur orange.

Il n'a pas parlé. Je l'ai regardé. Il m'a contemplé. J'ai su que mon bleu le fascinait au moins autant que mes yeux avaient remarqué la couleur de ses poils. Je crois que cet orange pourrait se dire roux ; je vérifierai dans notre dictionnaire, si toutefois j'en réchappe...

Notre échange de regards m’a paru interminable. L’homme a fini par poser sa bouche chaude et humide sur ma tête avant de me remettre délicatement dans la mer tout près de chez moi.

Pas trop fier de mon imprudence, je laissais sans réponse les questions de la famille et de mes amis, surpris de ne pas m’avoir vu chasser avec eux par une si belle nuit.

La séance du dictionnaire

« La séance est ouverte », proclame Gaspard, qui une fois encore est sorti victorieux et revigoré de sa mue.

La Commission du dictionnaire se tient dans une grotte granitique : une salle confortable, avec à l’entrée un rideau de laminaires qui donne des effets de lumière changeants et dont les caresses nous tiennent éveillés !

- Glaz, vaillant secrétaire, peux-tu rappeler à l’assemblée où nous en sommes ?
- Oui, président, nous avons passé plusieurs semaines à nous accorder sur *homard* et tous les mots dérivés, mais un consensus a été trouvé avec notamment l’ajout à notre dictionnaire des mots *déshomardisé*, *surhomard*. Souvenons-nous également que la liste des animaux immortels, en dehors de notre espèce, reste à valider : jusqu’au retour plus complet de nos correspondants scientifiques naturalistes dans le monde entier, nous nous en tenons à la tortue des Galapagos et à la baleine du Groenland. Nous avons décidé de ne pas retenir le mot *hommage* dans notre nouvelle version : ce mot concerne en général des êtres décédés, et nous devrions donc passer au mot suivant *homme*.
- Certes ! Et donc, nous arrivons donc à homme. Glaz ? Un mets de choix. Même si je n’en ai pas dégusté depuis longtemps, je peux vous assurer qu’il surpasse par la diversité des saveurs de ses différents organes, les autres mammifères, notamment ceux de la mer. Un homme vaut cent phoques, disait même un de nos grands chefs étoilé !

- Je vous lis donc la définition en cours : *L'homme est un animal à quatre pattes, deux devant, les bras terminés par des pinces à cinq doigts et deux derrière les jambes.*

Doté de deux yeux et d'une bouche dentée, il a la particularité d'avoir généralement de longs poils sur la tête et parfois en dessous de celle-ci, noirs ou blonds, voire blancs avec l'âge.

L'homme n'est pas adapté au milieu aquatique dans lequel il est très maladroit. C'est un dangereux prédateur pour les crustacés. Sa chair est appréciée, mais se fait rare avec la diminution des naufrages.

L'homme rêve d'immortalité : il a créé à cet effet des religions, ainsi que des Académies destinées à faire passer à la postérité ses créations.

- Tout ceci date d'il y a une bonne dizaine d'années, mais pourrait mériter une actualisation. Ne rougis pas, Glaz, j'ai eu vent du récit épique de ta dernière rencontre avec un homme...

- Oui, président, comme certains le savent par les bavardages nocturnes, j'ai vu un homme aux poils rouges ; après m'avoir attrapé, il m'a relâché non loin d'ici.

La quête de l'homme rouge

C'est une mission périlleuse dont m'a chargé Gaspard. La Commission a en effet estimé que mon seul témoignage ne pouvait suffire à ajouter une couleur à la pilosité de l'homme dans la nouvelle version du dictionnaire. Il y avait eu de surcroît un débat sur la nuance de rouge qui aurait convenu pour, si nécessaire, qualifier cette pigmentation. Ma comparaison avec la coloration des éponges rouge-orangé qui tapissent le plafond de la salle du dictionnaire a suscité un tollé, notamment parmi tous ceux qui avaient croisé un homme durant leur vie.

Nous avons donc patiemment appris à repérer le bruit de l'embarcation de Thomas. L'hélice de son moteur tournait lentement et produisait peu de vibrations dans l'eau.

Un peu avant l'étable de basse-mer, il posait toujours ses casiers dans la même zone ; on aurait pu penser qu'il en était propriétaire, puisqu'il était le seul à le faire. En réalité, il était arrivé à décourager ses collègues par ses injures, voire des sabotages répétés sur le matériel concurrent.

Notre plan était de sortir de l'eau accrochés à l'extérieur du treillis, d'observer l'homme rouge, avant que le casier ne soit sur le pont de son bateau et faire rapport à la Commission. La mission était dangereuse et nécessitait une acuité visuelle développée.

Plusieurs séances d'entraînement furent nécessaires. Il fallut, dans un premier temps, lâcher le grillage quelques mètres avant la surface. Les répétitions provoquèrent plusieurs accidents, soit par gourmandise, soit par maladresse : entrée dans le casier ou lâcher-prise trop tardif.

Vint le grand jour. La mer était plutôt agitée, mais le soleil était de la partie. Nous étions cinq volontaires sélectionnés après les premiers essais. Je voulais faire partie des cinq, mais cela fut jugé trop risqué par Gaspard qui rendit un arbitrage de fin politique : je pourrais accompagner mes amis jusqu'à la surface, mais ne devrais en aucun cas sortir de l'eau.

Hélas, je ne pus résister à la tentation et fis surface avec mes camarades. Thomas avait le soleil en face de lui, ce qui permit une brève observation pour mes quatre camarades. Quant à moi, j'avais tant rêvé de lui et de ses lèvres chaudes, que je décrochais trop tard, déjà sur le pont du bateau.

C'est ainsi que le dictionnaire des homards comporte le roux dans l'énumération des pilosités humaines, tandis que Glaz se morfond à l'aquarium du Père Éternel de Trégastel, dans l'attente de la prochaine visite de Thomas.

Colin MAILLARD

AD VITAM AETERNAM (POUR LA VIE ÉTERNELLE)

Le corps de Mort traînait. Il était posé là, sur le bois moisi de sa vieille Barque. Une amie fidèle, la seule sans doute. Les millénaires avaient tâché de ne pas l'épargner et malgré le sable du Letum qui griffait et écaillait sa peau inlassablement, Barque répondait toujours présent lorsque Mort avait besoin d'un peu d'aide pour supporter ce corps désarticulé et poussiéreux qui était le sien. Ils étaient seulement là, gisant sur l'étendue de sable qui recouvrait tout le Letum. La lumière qui daignait les éclairer leur rappelait le soleil, la chaleur agréable en moins, la fadeur en plus. Depuis combien de temps n'avaient-ils plus senti la moindre sensation, le moindre frisson ou bien la moindre envie de retrouver ces plaisirs du passé ? Ils ne s'attardaient plus à de telles réflexions. Mort fixait l'obscurité de ses paupières fermées, y regardant passer les projections de ses pensées. Des futilités, des mots, des images, des sons... tant de souvenirs lointains, si lointains qu'ils ne lui appartenaient plus. Il aurait aimé dormir, juste un instant, se reposer, ne plus être là. Las de toute chose. Mais, la mort ne dort jamais, elle ne peut qu'attendre, attendre que l'on ait besoin d'elle. Il ouvrit les yeux, fixant désormais l'immensité du ciel, s'observant avec calme dans son reflet. Le silence pesait lourd sur Letum et ses terres désolées. Du sable, du sable et encore du sable, à l'infini. Les couleurs chaudes, orangées, sanguines, contrastaient avec lui et le corps qu'il se trimballait. Il ne pouvait plus voir son visage depuis bien longtemps, si longtemps qu'il avait oublié en avoir eu un jour. Les limbes qui lui agrippaient la peau étaient semblables à des sangsues, peut-être étaient-ce elles qui lui donnaient cette allure terne et déconfite. L'atmosphère semblait l'écraser de toute son oppression, laissant l'ensemble du paysage complètement vide. Lui aussi d'ailleurs n'était rien d'autre que du vide.

Un crépitement dans sa poche attira son attention. Il s'assit, laissant les vieux os de son corps grincer, crisser et finalement se réarticuler. Il ferait quelques réglages plus tard, un corps, ça n'a rien d'intéressant. En tout cas, pas un corps comme le sien : incapable de ressentir quoi que ce soit, pas même la moindre douleur, la moindre once de malheur. Il glissa maladroitement une main dans le brouillard de sa tunique et en sortit son parchemin, un vieux truc décrépît et tout aussi poussiéreux que le reste. Celui-ci se déroula d'une traite, laissant sa traîne arriver jusqu'aux abysses des mondes infinis et sans doute jusqu'aux portes enflammées des Enfers. Il y avait de l'espace à occuper entre les mondes, il pouvait bien s'étaler un peu. Personne n'était là pour s'en plaindre de toute façon. De nouveaux noms s'y inscrivaient, reliés de dorures aussi belles qu'inquiétantes. Son repos n'aura duré que deux secondes.

Il attrapa l'une de ses jambes pour lui faire enjamber la Barque et poser le pied dans le sable, puis la deuxième et se hissa nonchalamment sur ses deux pieds osseux. Aussitôt son corps éloigné de la Barque, une cordelette lui apparut dans les mains. Elle était si épaisse qu'elle échappait à la poigne mortelle de ses doigts élancés qui devaient alors coopérer tous ensemble pour ne pas la laisser s'échapper. C'était toujours un fardeau que de la rencontrer. Il se mit en route, traînant désormais la Barque derrière lui, en plus de devoir se coltiner son corps. Le poids de celle-ci lui donnait bien du mal, mais avec l'éternité du temps qui passe on s'habitue à tout, il n'avait même plus le loisir de s'en plaindre. Il marcha ainsi, seul, sa Barque sur les talons, inlassablement, éternellement. « C'est ici que je dois aller ? » demanda une voix derrière lui. Letum avait toujours été farceur, les âmes qui le rejoignaient s'y perdaient tout autant que la mort elle-même. Malheureusement, Mort n'était pas très joueur et il n'y voyait plus de quoi s'étonner. La jeune femme qui lui causait dans le dos tenait sa tête dans ses bras, du moins ce qu'il en restait. Une énième mort terrible, les dieux avaient un humour particulier. Il acquiesça avec lourdeur, lâchant un « hum » caverneux en guise de réponse.

Lorsque leur corps mourait, les âmes retrouvaient partiellement leurs souvenirs. La plupart retrouvaient aussi leur personnalité originelle et voulaient rentrer au plus vite. Elles allaient droit au but et ne s'embêtaient pas de convenances, comme celle-là. C'étaient ses préférées, elles se souvenaient toujours plus ou moins de lui et ne cherchaient donc pas à discuter. La jeune femme monta sagement dans la Barque, le dos bien droit, calant ce qui restait de sa tête sur ses genoux. Il se remit en route, reprenant son trajet. D'autres âmes montèrent dans la Barque lors du ramassage, parfois sans même qu'il s'en aperçoive. On leur montrait la voie jusqu'à lui. La plupart du temps, elles savaient qu'il leur faudrait lui courir après. Les guides, les anges et les démons s'occupaient de cela. Lui n'avait qu'à effectuer sa tâche, récupérant tout le monde sur son passage, avançant malgré lui, uniquement parce qu'il lui fallait faire quelque chose de son éternité.

Il finit par s'arrêter, n'étant plus capable de traîner la Barque dans le sable infini du Temps. Celle-ci était devenue trop lourde. À ce compte-là, il risquait de l'abîmer plus que nécessaire. Une si vieille amie, mieux valait en prendre soin. Il balaya son bois putride du regard, une centaine d'âmes s'y étaient agglutinées, toutes mortellement silencieuses. Il y avait celles à l'air grave, qui réalisaient leurs échecs, se noyaient dans les regrets et le désespoir d'avoir à tout recommencer. Elles se demandaient combien de temps il leur faudrait attendre désormais, si elles auraient droit à une nouvelle chance, une énième réincarnation futile. Puis, il y avait celles qui paraissaient blasées, le retour au pays leur filait le mal de mort, elles étaient déjà épuisées, lassées comme quelqu'un le serait d'avoir à regarder une série en boucle, connaissant l'intrigue et les dialogues par cœur. Mort n'éprouvait ni pitié, ni empathie pour ses voyageurs. Il n'avait pas plus de haine ou de dégoût à partager son existence avec eux, il n'éprouvait rien. Son cœur à lui était vide, si bien qu'il doutait d'en avoir encore un.

Il compta ces âmes comme un berger compterait ses moutons, l'affection en moins, puis se dégourdit les membres un instant, histoire de relancer ses rouages. Le craquement de ses os résonna dans tout le Letum.

Il posa un pied sur sa Barque, ce qui fit disparaître sa cordelette, puis, entreprit de rayer les noms des défunts sur sa liste en passant l'index dessus. Une fois chaque âme recensée, il envoya un coup de pied franc, enfonçant la Barque dans le sable jusqu'à ce que celle-ci y disparaisse. Lorsqu'elle revint à la surface, elle était vide. La cargaison avait été livrée. Il avait néanmoins oublié à qui.

Il répéta l'opération, encore et encore, ramassant âmes après âmes, les livrant coups de pied après coups de pied, dans un jeu infernal et sans fin. Tantôt, il faisait son ramassage dans le Letum. Tantôt, il allait dans le monde des mortels pour récupérer des âmes fraîches, prêtes à être cueillies. Après ce qui devait être des siècles ou des millisecondes - il n'était pas aisé de le savoir avec certitude - il décida de s'arrêter et jeta de nouveau son corps dans la Barque, s'y laissant tomber, inanimé, fixant son ombre dans le ciel. Il lui fallait réfléchir. Un nom de sa liste apparaissait et s'effaçait simultanément, il ne savait jamais que faire de ces cas-là. S'il se déplaçait, il prenait le risque de se déplacer pour rien. Or, Mort était enterré sous le travail, il n'appréciait pas de perdre son rythme routinier. D'un autre côté, s'il s'y traînait, il avait une chance d'accélérer les choses et d'éviter à une énième âme de s'égarer. Il avait cessé d'éprouver de la joie à les chasser dans le Letum depuis aussi longtemps que le Temps existait, il se décida donc à rejoindre le monde des mortels. Mieux valait perdre le rythme que de perdre une âme. Mort était consciencieux.

Il apparut devant une femme, emmitouflée sous une tonne de couvertures fait main et gardée par ce qui semblait être une horde d'oreillers. Il voyait déjà son âme s'éloigner de son corps, mais elle résistait. En vain, pensa-t-il.

Soudain, elle s'agita, sembla se défendre de l'océan de tissus qui la recouvrait. Elle s'écria « NON, je ne veux pas !! ». Il resta impassible. La chambre était petite, le décor délavé mais distingué, coquet.

Elle allait avec son habitante dont les cheveux de feu éclairaient plus l'endroit que la lampe de chevet qui peinait à se maintenir, clignotante et tamisée. Il entendit quelques cliquetis, qu'il reconnut aussitôt. Un bruit agaçant, même pour lui, comme une craie dérapant sur un tableau. Elle était là, les griffes de sorties se promenant depuis sous le lit, telles de dangereuses araignées qui remontaient à la gorge de la jeune femme. Elle chuchotait des immondices, des idioties, tout ce qu'elle trouvait pour contrôler sa proie et il vit ses dents aiguisées se découvrir dans un sourire lorsque son visage apparut, se hissant jusqu'aux oreilles rougies par la fièvre de la mourante. Mlle P. était de ces collègues désagréables, de ceux que l'on rechigne à voir et que l'on espère ne pas croiser au détour d'un couloir. Dans le monde des mortels, Mort la rencontrait trop souvent à son goût. C'était son terrain de jeu, son garde-manger, personne n'y pouvait rien, il faisait avec. P ne l'appréciait guère plus, il l'ennuyait, la frustrait. Elle ne semblait pas l'avoir remarqué, trop occupée à jubiler autour de son jouet qui hurla de plus belle, « Au secours ! S'il vous plaît... ! ». Parfois, les mourants pouvaient le voir. Son regard croisa celui de Mlle P. pour croiser le fer. Elle lança les hostilités. « Oh, oh, oh, mais qui voilà ! Mon cher et tendre Mort. Toujours aussi... morne. Que veux-tu ? Ne vois-tu pas que je m'amuse ? » lui dit-elle, l'œil malicieux. Mort se contenta de la fixer silencieusement. « Ne crois pas que je vais te laisser mon jouet parce que tu es appelé à l'aide. Regarde-la, n'est-elle pas délicieusement effrayée ? Elle est à moi. Rien qu'à moi. » continua-t-elle en s'étalant sur le lit tel un chat. « Allons, allons... Victoire, mon enfant, amusons-nous encore un peu » ajouta-t-elle en caressant les joues humides de la prénommée « Victoire » dont les yeux flamboyants et désespérés imploraient Mort d'un air si profond qu'il ne put l'ignorer. « Cette âme est à moi » se contenta-t-il de répondre, sortant sa longue liste de noms. « Je dois la ramasser, va-t'en. ». Mlle P. fonça droit sur lui, furieuse comme jamais, ses cheveux de granit hérissés sur son crâne.

« Je t'assure que tu me le paieras Mort ! Un jour, c'est de toi dont je me repaîtrais. Je le jure ! » lui hurla-t-elle aux oreilles. « Les règles sont les règles » répondit-il, immuable. La mort ne craint rien. « Pfff ! » s'indigna Mlle P. en s'évaporant. De ce jeu-là aussi, il s'était lassé.

Victoire retrouva son calme et le gratifia d'un « merci », fébrile. « Vous venez pour moi... n'est-ce pas ? Restez, s'il vous plaît. Ne me laissez pas... ». Pour la première fois, sans qu'il sache pourquoi, Mort accepta une requête. Il resta immobile devant elle, jusqu'à ce qu'elle s'endorme, puis retourna à ses affaires. Le nom de la jeune femme ne cessa de clignoter sur sa liste cependant, ce qui ne manqua pas de l'importuner. Il revint la voir plusieurs fois, pour vérifier où elle en était, se disait-il. Ces visites redonnèrent du poil de la bête à Victoire, la comblant d'énergie. Elle avait enfin un ami à qui parler, qui ne la jugeait pas et qui n'attendait rien d'elle. Elle se prit d'affection pour cette masse noire et brumeuse à l'allure inquiétante mais dont la présence la rassurait. Mort était charmant. Un jour, de bonne humeur, elle se mit à chanter pour lui. Sa voix était douce et mélodieuse, elle lui rappelait le son de la pluie et la sensation agréable de l'eau qui vous coule du crâne jusqu'aux orteils. Les vibrations de sa voix réveillaient en lui de si anciens et délicieux souvenirs qu'il en perdit tout intérêt pour autre chose. Il resta à son chevet pour l'écouter. Ainsi, il pouvait savourer toutes les notes de sa mortalité, tous les tempos de ses espoirs et de ses désillusions, tous les silences de son cœur. Et cela, il ne s'en lassait pas. Aux détours d'un de leurs nombreux échanges, Victoire finit par lui demander « Mort, tu m'es un ami si cher. Sans toi... oh, sans toi, je ne sais ce que je deviendrais. Tu le sais, n'est-ce pas ? ». Il resta silencieux. « Je sais bien que c'est égoïste de te garder pour moi seule... tous ces gens ont besoin de toi, eux aussi... », elle baissa les yeux sur le journal qui trônait sur sa table de nuit, l'attrapa et lui tendit, attristée. « Les Hommes ne meurent plus ! La communauté scientifique s'interroge. » pouvait-on lire en gros titre. Pour la première fois, Mort soupira. Il en avait oublié son travail. Combien de temps s'était-il écoulé ? Sa vieille Barque devait avoir cédé sous le poids des âmes désormais.

Victoire posa l'une de ses mains sur les siennes, le sortant de ses pensées funestes. Subtilement, son cœur se manifesta. Il était donc toujours là, crachant les cendres de son passé. Plus rien d'autre ne compta que cet instant entre eux, que cette douce caresse.

Seule la nécrose qui gangrenait les doigts de Victoire et se propageait dangereusement sur sa main le motiva à y renoncer. « Non... ce, ce n'est pas grave ! S'il te plaît, ne pars pas, enlace-moi » supplia-t-elle. Mort disparut, la prétendue immortalité des hommes avec lui.

Il reprit son travail mais celui-ci ne fut plus jamais le même. La faute à son cœur fraîchement éveillé. Celui-ci grondait dans sa poitrine, valsant d'étincelles, y allumant un feu dont la chaleur lui parut bien insoutenable. La douce voix de Victoire lui manquait. Ah, comme il aurait aimé l'enlacer. À une énième âme ramassée chez les mortels, il proposa : « Veux-tu vivre éternellement ? Si tu acceptes ma requête, je t'offrirai la vie éternelle ». L'âme, sans surprise, accepta. Mort retira l'épaisse fumée noire qui lui recouvrait le corps et la lui céda. Celle-ci s'enroula autour de son nouvel hôte qui se volatilisa après l'avoir déposé devant la chambre de Victoire. Cela avait été sa seule requête. Désormais, il n'était plus Mort. Il n'était plus qu'un homme, heureux. Il ouvrit la porte de la chambre, le cœur battant. « Victoire, je suis là ! » s'annonça-t-il, le sourire jusqu'aux oreilles. Enfin, il pouvait la toucher. Enfin, ils pouvaient s'aimer ! Le bruit d'un cliquetis retentit, glaçant son corps sur place tandis qu'il découvrait Victoire, étendue sur son lit tâché de sang. Elle semblait heureuse, elle aussi. « Vous avez eu la même idée. Elle s'est donné la mort, comme tu t'es donné la vie. Ainsi, la Vie a eu sa Victoire sur la Mort. » chuchota-t-on à son oreille. Et, la Peur rit aux éclats.

Jessica ARDUIN

ALL THE MADMEN

Il était quelque part derrière moi, je le sentais. Je reconnaissais sa présence. Il revenait toujours. Pour m'observer, peut-être. Je n'étais plus jamais tranquille. Je n'avais cessé de le revoir depuis que je l'avais tué pour la première fois. C'était il y a quelques jours, cinq ou sept, peut-être un peu plus. Peut-être un peu moins, aussi. Chaque jour, vers la même heure, où que je sois, cet homme savait me retrouver. Chaque jour ses habits blancs m'éblouissaient un peu plus. Chaque jour je le tuais de nouveau.

Ce jour-là, j'étais pourtant bien sûr de ne pas retomber sur lui. Je ne l'avais pas raté, la veille. Je l'avais poussé du toit d'un centre commercial, droit sur une route, où il avait dû se faire broyer les os par les bagnoles. Mais il revenait encore et encore. Il marchait derrière moi. J'entendais ses pas résonner. Je réfléchissais déjà à comment j'allais m'y prendre cette fois.

La première fois, je l'avais rencontré complètement par hasard. J'étais tombé sur lui dans la rue. Il m'avait adressé la parole en premier. Il me demandait je ne sais quoi pour aller je ne sais où. Je l'avais suivi. C'était facile, je repérais son uniforme blanc et ses grosses lunettes noires à des dizaines de mètres. Évidemment, le danger était qu'un autre tueur le remarque comme moi. J'eus de la chance : je fus le seul à le noyer.

Le lendemain, je l'avais recroisé sur le marché. J'avais repéré sa touffe de cheveux bouclés entre deux noix de coco des Caraïbes. Sans hésiter, sans réfléchir, je m'étais caché derrière une pile de cageots vides et j'avais recommencé à le suivre. L'homme n'avait l'air ni mort ni heureux de vivre. Il avait toujours cet air neutre des quarantenaires qui se sont réveillés un beau matin en réalisant qu'ils ont laissé les jours passer et le courant les emporter. Enfin, ceux qui respirent l'envie de mourir. Cependant, celui-ci était bien vivant – peut-être était-ce seulement une coïncidence si cet homme ressemblait tant au mien. Peut-être que tous les quarantenaires se ressemblent.

Je l'avais suivi dans les ruelles jusqu'à décider que nous étions assez seuls et je l'avais tué en lui explosant la cervelle avec un couvercle de poubelle. Je m'étais évidemment enfui, sans prendre la peine de vérifier qu'il était mort pour de bon – ce sont des choses qui se sentent, finalement. Après coup, j'étais même soulagé de m'être débarrassé du vieillard en blanc, pendant quelques heures. En marchant, je me remémorais les détails de mes meurtres. Et maintenant, rentrer, peut-être ? Mais où voudriez-vous que je rentre ? Dans ma chambre ? Oh non, je suis bien mieux à tourner dans mes pensées. À moins que ce ne soient justement elles, qui me font tourner à l'aigre ?

Je repartis me promener le lendemain. Je me sentais curieusement bien, et sans un gramme de librium. Je pense même être arrivé à penser à autre chose qu'à mon homme en blanc. Après tout, il arrive bien que l'on se heurte parfois à quelque incohérence dans la vie, n'est-ce pas ? Cet homme devait être une de ces incohérences-là. J'étais satisfait de cette conclusion. Enfin, je l'étais, jusqu'au moment où j'aperçus l'homme en question à l'accueil de la bibliothèque où je me trouvais. Il s'arrêta un bref moment et planta son regard dans le mien. Il pencha légèrement son menton et me regardait par-dessus la monture épaisse de ses lunettes. Je ne pouvais plus bouger, croyez-moi, mes amis, comme dans un mauvais cauchemar. Je ne pouvais que le regarder. Ce fantôme blanc qui m'avait paru si misérable lors de notre rencontre. Lui qui était maintenant si menaçant. Il fit quelques pas vers moi et enfila une paire de gants. Mes bras ne répondaient plus, comme si l'on me les serrait contre moi. Pris de panique, je me mis à courir droit devant moi, bousculant l'homme avec force, constatant avec horreur et déception qu'il était bel et bien en chair et en os. En sortant, je fus aveuglé par un éclair de la lumière la plus blanche que vous ne pourriez imaginer, même si vous essayiez – et mon homme me suivait, l'air déstabilisé. Cette fois-ci, dans un sursaut d'adrénaline, je réussis à le mettre à terre juste avec mes jambes. En quelques secondes, le sang jaillit et je m'enfuis de nouveau.

Je n'ai pas de souvenirs détaillés de ce jour-là, probablement à cause de toutes ces émotions.

Je n'ai jamais été doué avec mes émotions. Je n'ai rien contre elles et je pense très bien les contrôler, contrairement à tous les autres.

Depuis longtemps, je joue à ce petit jeu avec elles : j'ai toujours aimé ramper, remonter jusque dans mon cerveau. C'est un jeu très facile, aucun moyen de perdre : ferme les yeux, oublie ton nom, oublie le monde, oublie les autres...

Et en continuant ainsi, j'avais bien dû rencontrer cet homme une fois par jour depuis. Sans s'arrêter. J'avais appris à le connaître par cœur. Ses boucles noires qui retombaient mal sur ses oreilles, ses lunettes qu'il réajustait en tordant la pire des grimaces, les rides aux coins de ses yeux tombants... Et ses habits d'une blancheur... Même dans le plus blanc de tous les couloirs blancs l'on n'aurait vu que lui. Le bonhomme était mort noyé deux fois, trois fois écrasé par une voiture et d'autres fois frappé à mort avec ce que j'avais sous la main. Chaque soir j'espérais l'avoir envoyé chez Saint Pierre pour de bon et chaque matin il revenait. Pourtant, en me réveillant, je me sentais toujours bien. Heureux d'en avoir fini. Rien que pour une douzaine d'heures. Et en sortant, même si je faisais tout pour ne plus l'apercevoir, je dois admettre que je commençais à me faire à sa présence. C'est comme ça : c'est relaxant de savoir que l'on peut compter sur la présence de certains repères routiniers.

Jour après jour, je le croisais – où plutôt, *il* me croisait – et aujourd'hui, il était derrière moi. Ses pas au rythme des miens. Je pouvais presque l'entendre respirer. Je pouvais presque sentir la blancheur de sa blouse m'éblouir encore. Il me tourmentait. Bien plus maintenant dans sa mort qu'avant que je n'essaie de la lui donner. Si j'avais su à quel point, je ne l'aurais peut-être même jamais tué. C'était d'autant plus décevant que je pensais lui rendre service en le faisant, d'un côté.

Je me retournai, sentant la panique me gagner, et je me jetai sur lui de nouveau. Il n'eut qu'un léger mouvement de recul alors que deux gros bras me tiraient en arrière. Je me débattais, dans l'incompréhension la plus totale.

“ C’est comme ça chaque jour...”, soupira mon homme en sortant un petit flacon de sa poche. “Il ne voudra pas prendre de médicaments, il ne veut jamais. Où est la seringue que j’avais à la main ?”

“Tu l’as posée sur le chariot.”, lui répondit le second bonhomme en me passant une chemise.

“Oh, merci...” Il préleva du liquide du flacon. “C’est gentil de venir m’aider. Quand je passe pour les lui donner, il est tourné vers ce mur, là-bas, son pied dans la main... Il lui parle, je crois, et quand il me regarde, c’est d’un air si mauvais...”

“On en parlera au médecin, il y a peut-être un problème dans la dose.”

Et ils le firent, je vous l’assure, mes amis, ils m’injectèrent presque la moitié du contenu du flacon. Celui qui me tenait m’adossa au mur désigné par mon homme et ils m’observèrent, en attendant de voir si leur drogue faisait effet, je suppose. Je les regardais en retour, par en-dessous, jouant à mon propre petit jeu devant leurs yeux fixés sur moi.

Je me tue à leur dire que je peux voler, que je peux crier, mais ils ne semblent pas m’entendre. Moi, je commence à y croire. Je commence à revenir à moi-même.

Oui, je voudrais retourner avec tous les autres, car je suis bien heureux qu’ils soient tous aussi sains que moi.

Louise CONFAIS

LA CHUTE

Un petit vent frais vint caresser ses joues et réveilla Eugénie, étendue dans l'herbe humide à côté du vieux puits. Sa maison dominait le vaste jardin arboré et le soleil brillait au-dessus de sa tête. Mais que faisait-elle ici ? Elle courut chez elle et appela son père qui ne lui répondit pas. Elle errait dans les couloirs de la sombre demeure, laissant l'épaisse couche de poussière qui recouvrait les meubles filer entre ses doigts. Le silence rampait le long des murs et des escaliers, suivi de près par les ombres qui se faufilaient dans les alcôves de la maison. Elle entendit soudain le grincement d'une porte à l'étage. Elle sursauta. Un courant d'air glacé glissa furtivement le long de son dos, entraînant avec lui une voix âpre qui chuchota à l'oreille d'Eugénie. Elle se figea. Elle sentait une présence tout près d'elle, un souffle tout près de sa gorge... «Souviens-toi... ». Le cœur d'Eugénie battait à tout rompre et l'air brûlait l'intérieur de ses poumons à chaque inspiration. Sa vision devint floue. L'obscurité dansait autour d'elle, la voix lui chuchotant sans cesse dans le creux de l'oreille : « Souviens-toi ... ». Elle sortit de la maison et courut jusqu'au vieux puits à en perdre haleine. Elle s'accrocha à la pierre du plus fort qu'elle put et les ronces qui étouffaient le lierre lui déchirèrent les mains. Des gouttes de sang plongèrent dans les profondeurs du puits, précédant la jeune fille de sa chute inévitable.

--

La chaleur fiévreuse de la fin d'après-midi la tira difficilement de son sommeil. Allongée dans l'herbe sèche, près du vieux puits, Eugénie ouvrit péniblement les yeux, le corps douloureux et la gorge râpeuse. Que faisait-elle encore ici ? Avait-elle rêvé sa chute... Le soleil d'été chauffait ardemment le jardin. S'approchant à pas lents de la maison, elle crut sentir à nouveau une présence hostile à ses côtés. En entrant dans le hall, la fraîcheur de la vieille bâtisse apaisa un instant son esprit.

C'est alors qu'un cri déchira la pénombre, suivi d'un murmure à peine audible : « Souviens-toi... ».

Elle voulut appeler, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Soudain un homme sortit brutalement du salon, armé d'un fusil qu'il pointait droit devant lui, droit sur Eugénie. Saisie d'un effroi insupportable, elle fit demi tour, sortit précipitamment de la maison et hors d'haleine, atteignit le puits qu'elle enjamba pour échapper à l'horreur qui ne la suivrait pas dans sa chute.

--

La pluie cinglait désormais le visage pâle et inquiet d'Eugénie, inerte, sur l'herbe jonchée de feuilles mortes. Les yeux ouverts vers le ciel sombre, elle mêla ses larmes à la pluie qui ruisselait, ne comprenant pas pourquoi, à nouveau, elle gisait là, près du puits. Le froid la faisait frissonner, sa robe trempée lui collait à la peau. Elle se décida à retourner vers la maison, espérant un âtre incandescent auprès duquel se réchauffer. Un souvenir s'imposa brutalement à elle, celui des dimanches d'automne au coin du feu avec sa mère, soufflant sur leur thé fumant pour qu'il refroidisse, en attendant le retour de chasse de son père et de son frère, fusil en bandoulière et fiers de leurs prises, les rires, les odeurs douces et les voix familières... les images de ce temps qui lui semblait si lointain s'imprimèrent dans son esprit avec un réalisme cruel. Son père, son frère, sa mère, ce souvenir... se souvenir. La pendule sonnait les six heures du soir quand Eugénie, l'estomac noué, entra dans la maison. La pénombre s'y était déjà répandue. La présence malfaisante rôdait, Eugénie la sentait tout près d'elle. « Souviens-toi ... » La jeune femme aperçut sur le sol une enveloppe fermée, elle la ramassa et l'ouvrit. Elle commença à lire la gorge serrée la lettre qu'elle tenait dans ses mains tremblantes. Lentement des larmes commencèrent à diluer l'encre qui annonçait l'effroyable nouvelle : il était mort. Son frère tant aimé avait perdu la vie. Elle chancela, laissant les affres de la douleur lui monter à la tête.. « Souviens-toi ... » Soudain, à nouveau, un cri rauque retentit, un homme sortit du salon en sanglotant. Son sanglot devint un hurlement de rage.

Il semblait fou de désespoir, se mit à briser les miroirs de l'entrée, à casser et jeter objets et livres qui lui tombaient sous la main. Il s'arrêta soudain devant les carreaux ruisselants de la fenêtre et rebroussa chemin vers le salon.

Un bruit de verre brisé, un hurlement de femme, un coup de fusil. Eugénie voulut hurler à son tour mais en vain. Submergée par la terreur, elle s'enfuit de nouveau, sans réfléchir, elle descendit l'escalier à toute allure, et s'élança sous la pluie froide vers le fond du jardin. Elle saisit le rebord en pierre du puits recouvert de lierre, blessant ses mains sur l'angle saillant de la pierre et mit sa tête au-dessus du gouffre. Le silence de l'obscurité l'appelait, l'hypnotisait... elle bascula dans les ténèbres.

--

C'est le froid qui la réveilla cette fois-ci. Le sang de ses mains avait coulé dans la blancheur infiniment triste de la neige sur laquelle elle était étendue. Elle se leva difficilement, percluse de douleurs et de tristesse, s'obligeant à se relever encore de ce sol dur à côté du vieux puits qui sommeillait dans le fond du jardin et dont, enfant, elle avait interdiction de s'approcher. Elle marcha en tremblant vers la maison, plus silencieuse que jamais. « Souviens-toi ... » Elle entra dans le salon vide, plongé dans l'obscurité. Ses pieds nus sentirent le contact d'un liquide visqueux qu'Eugénie identifia immédiatement. Elle recula, secouée par un haut le cœur. « Souviens-toi, souviens-toi ... » C'est alors que l'horloge sonna les six heures du soir. Et elle se souvint. La lettre, les sanglots et les cris, ceux de son père d'abord, fou de douleur à l'annonce de la mort de son fils puis de sa mère, terrorisée par la vue de son mari braquant sur elle son fusil, le coup de feu, maculant la pièce du sang de sa chère mère et le regard fou de son père tourné vers elle, la panique, la terreur, la course sous la pluie, dans le jardin obscur, ses jambes, ses bras entaillés par les ronces, la silhouette du puits, comme un refuge, la chute.

Sans savoir comment, Eugénie se retrouva à nouveau penchée au-dessus de la margelle. La colère, la terreur et le désespoir se disputaient la place dans sa tête et son cœur. Était-elle damnée pour l'éternité ? La folie de son père la condamnait-elle à une douleur éternelle, forcée de revivre à l'infini cette soirée tragique ? Elle se retourna et observa la maison. Elle crut voir briller une lueur derrière la fenêtre du salon. Des rires d'enfants parvinrent jusqu'à elle.

Eugénie et son frère, enfants, heureux, avant que cette guerre impitoyable ne lui enlève cet être si cher, avant que la douleur d'un père devenu fou déchire la nuit d'une détonation funeste... C'est ce souvenir heureux qu'elle voulut garder à jamais, qu'elle tenta d'emporter dans sa chute vers les profondeurs sombres qui l'engloutiraient jusqu'à la fin des temps.

--

Allongée dans l'herbe fraîche près du vieux puits, elle admira longuement le ciel tourmenté, immortel, qui la fixerait de ses grands yeux pour l'éternité.

Fin

Daphné LAMANDÉ-MORANT

UN VOYAGE ÉTERNEL

Ce matin, le réveil est très éprouvant. Je suis épuisé après mes premiers étirements matinaux et bâillements. Mes pattes sont toutes alourdies et mes articulations semblent totalement rouillées depuis quelques jours. Je n'avais jamais ressenti ça auparavant durant ma très longue vie. Ma vue n'est plus aussi perçante, mon ouïe a pris la poudre d'escampette et mon odorat déraille complètement sans parler de ma pauvre queue qui ne veut plus se lever. J'ai l'impression de ressembler à ces vieux matous que j'ai croisés à travers le monde depuis des siècles. Serait-ce cela la vieillesse ? Suis-je enfin arrivé à la fin de ma vie ou plutôt de mes vies ?

Je peine à commencer mon travail. Je ne sais pas si j'arriverai à parcourir dans la journée toute mes rondes. Qu'est-ce que j'en ai chassé dans ma vie des rongeurs, des canidés, des félins ou encore des sales piafs et même des reptiles. C'est incroyable tout ce qu'on peut trouver dans un musée. Heureusement pour moi, les bipèdes ont grandement évolué et mon travail est devenu de plus en plus facile. Je me rappelle mes débuts avec Mike à Londres et ces pigeons nargueurs.

Je débute par une révérence face au grand Sphinx de Tanis. Dire que j'ai vu les bipèdes le construire lorsque je n'étais encore qu'un chaton. À cette époque je ne savais pas que ma première vie allait être aussi courte. Il ne m'a fallu qu'une toute petite seconde d'inattention pour que je tré-passe en plein milieu du chantier. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je me retrouvai vivant sur mes quatre pattes. Même ma queue était encore là ! Je n'ai pas compris tout de suite que ma vie allait être exceptionnelle.

Lorsque je vois les peintures de la tombe d'Ounsou, ça me rappelle ma si belle et douce Cléopâtre. Dès que nous nous sommes rencontrés, ce fut le coup de foudre ! Je n'ai jamais été aussi dorloté qu'avec elle. J'ai été si triste de la quitter mais au bout de presque 30 ans de vie commune, elle a commencé à se poser de nombreuses questions à mon sujet.

J'ai profité de notre visite auprès de Jules César à Rome pour disparaître et recommencer une nouvelle vie. Je n'ai jamais autant pris de bains qu'avec tous ces Romains. Ce fut d'ailleurs la seule et unique époque où je les ai appréciés.

Cette statue de scribe me fait toujours penser à mon ami le troisième Dalai-Lama et nos journées de méditations silencieuses. Les conditions de vie étaient rudes et j'étais bien content d'avoir un pelage fourni. J'ai gardé ma fourrure d'hiver pendant plusieurs années. Il faisait tellement froid que je ne perdais jamais mes poils.

Cette salle du musée est l'une de mes préférées, elle me rappelle tant de bons souvenirs. Je n'en dirais pas autant de celles que j'ai pu surveiller sur le Moyen-Âge. J'ai une sainte horreur de cette époque. J'ai perdu tant d'amis au pelage noir durant cette sordide chasse aux sorcières ! Heureusement pour moi le mien est quasiment tout blanc à l'exception d'une tache noire et d'une rousse.

Au fil des années, j'ai appris que les mâles Calico comme moi sont vraiment très rares. Je n'en n'ai jamais rencontré un seul de toute ma vie mais les bipèdes disent que c'est une question de génétique et de chromosomes. Il paraît que j'ai un X de plus soit XXY. Personnellement, je ne vois pas la différence mise à part que j'ai largement dépassé les neuf vies coutumières à chaque chat. J'ai arrêté de les compter après les cinquante premières. Je pense que je dois bien en avoir vécu près du triple. Certaines ont été très courtes mais les plus longues n'ont jamais dépassé 21 ans jour pour jour. Demain j'aurai à nouveau cet âge et je fêterai mes 2100 ans mais j'ai l'impression que cette fois-ci je ne me réveillerai pas.

Je file dans l'aile Richelieu, un grand homme. Cela me rappelle les années passées au temps du règne de Louis XIII. Je faisais partie des quatorze chats du Cardinal de Richelieu, son ministre. Un célèbre peintre a même fait mon portrait pour mon maître. Ici je m'y sens comme chez moi car j'y ai vécu durant des années dans une pièce que mon ami nous avait aménagée spécialement.

Nous étions nourris au blanc de poulet et nous avions deux domestiques. Je dormais tous les soirs avec lui et mes compagnons.

Je connais tous les recoins de ce musée aujourd'hui, c'est pour cela qu'ils n'ont jamais pu me chasser et que j'ai fini par devenir un de leurs gardiens. Je ne sais pas vraiment à quoi servent les autres bipèdes gardiens puisque c'est moi qui fais tout le boulot. Je n'en n'ai jamais vu un seul attraper ne serait-ce qu'un souriceau ! Entre temps, la décoration a bien changé ! À l'époque mon ami me surnommait Thisbé, je ne sais pourquoi il me prenait pour une femelle. Sans doute parce que Pyrame et moi étions inséparables. Ce nom est devenu l'un de mes préférés, lorsque j'ai rencontré Shakespeare lors d'un court voyage en Angleterre et qu'il écrivait l'histoire de Roméo et Juliette, je repensais à Pyrame. Parfois je me disais que Shakespeare s'était inspiré de ce couple pour écrire sa tragédie.

Je quitte la salle en m'arrêtant quelques minutes dans le Grand Salon puis le Salon Théâtre où les musiques de Strauss et des grands bals du Second Empire résonnent encore dans ma tête. En revanche, j'évitais de croiser Napoléon III qui contrairement à Richelieu n'était pas un grand passionné de félins. Il ne voyait en nous que de vulgaires chasseurs de souris mais il demeurerait beaucoup plus gentil que la Reine Élisabeth I. J'ai eu la chance de vivre au Louvre avec mes treize compagnons à cette époque plutôt qu'en Angleterre parmi les douze chats que cette méchante reine enferma dans une effigie du Pape en osier qu'elle fit parader dans toutes les rues de Londres pour son couronnement avant d'y faire mettre le feu ! Les hurlements de mes pauvres congénères représentaient selon elle les démons du Pape ! Au fil des siècles j'en ai vu et entendu des choses complètement folles.

En terminant ma ronde je me sens fatigué et las. Je m'imagine retrouver les confortables genoux de mon ami météorologue de l'Observatoire du Mont Washington lors de l'époque où j'ai décidé de visiter les États-Unis juste avant de rencontrer Mike. C'était le premier observatoire météorologique.

Je chassais les rongeurs mais je tissais surtout des liens très forts avec les scientifiques qui se sentaient bien seuls sur le point le plus haut de tout le nord-est du pays. Lorsqu'à mon retour j'ai fait escale à Londres, j'ai rencontré mon ami Mike et ma vie a pris un tournant imprévu.

Ma ronde prend fin, je m'installe à nouveau dans mon panier tout confort et je repense à toutes nos aventures dans les rues de Londres et dans la British Library. Mike fut le seul à connaître mon secret. Nous avons passé des heures à tenter de découvrir l'origine de ce mystère. Il était un chasseur redoutable et aimé de tout le musée. C'était un chat qui adorait les énigmes. Je me baladais souvent avec lui mais je me cachais toujours des bipèdes. Il était le seul à recevoir les éloges de notre travail. Cela ne me dérangeait pas car il gardait mon secret. Notre rencontre fut des plus surprenantes. J'avais dans les 6 ans et lui était un petit chaton bien débrouillard mais beaucoup trop intrépide. Il traversa la route devant moi sans même regarder. J'ai juste eu le temps de l'attraper par la peau du cou et de le lancer de l'autre côté de la route dans les buissons avant de me faire violemment percuter par la voiture. J'étais sonné en plein milieu de la route et n'écoulant que son courage comme Yvain le valeureux chevalier, il me tira de toutes ses forces sur le rebord. J'étais très mal en point. Je savais que j'allais mourir et que je devais me cacher pour me réveiller en toute sécurité. Je me hissai avec difficultés dans le buisson mais je n'arrivai pas à le chasser.

Lorsque j'ouvris les yeux, il était toujours planté là. Pas un miaulement ni un feulement ne sortirent de sa bouche jusqu'à ce qu'il réalise que j'étais bel et bien vivant comme par magie. Je n'avais plus aucune blessure et je me retrouvai sur mes quatre pattes. En un rien de temps je m'enfuis à toute allure mais ce chaton avait des gènes de guépard, impossible de m'en débarrasser. J'ai fini par abandonner, j'ai essayé de le convaincre qu'il avait rêvé mais rien n'y faisait, il s'est mis à me suivre partout. Au bout de quelques jours, j'ai apprécié avoir de la compagnie et l'ai éduqué. Au fil du temps, les rôles se sont inversés, c'est Mike qui m'a appris tout ce que je connais sur les gardiens. Du haut de mes presque 2000 ans j'apprenais encore de la vie grâce à un jeune chat. C'était mon meilleur ami et aussi un drôle de devin.

La plupart prédisent de manière exacte le temps qu'il va faire, c'est inné chez nous mais Mike lui était complètement nul pour la météo. En revanche, il avait le don de voir les choses autrement avec un regard plus astronomique et mythologique. Il était d'ailleurs persuadé qu'il mourait à ses 21 ans s'il n'avait pas de maladies ou d'accidents et ce fut le cas, il s'endormit paisiblement la nuit précédente.

Aujourd'hui, blotti dans mon confortable panier, je rêve, je pense très fort à lui et à son hypothèse farfelue. Il était persuadé que mon troisième chromosome avait multiplié par cent mon espérance de vie totale, toutes vies confondues. Je n'avais donc pas neuf vies de 21 ans chacune maximum comme lui mais 2100 années d'espérance de vie avec un nombre de vies indéfini. Cette nuit je découvrirai si mon ami avait raison, j'ai hâte de le revoir au paradis des chats.

Ma vie a été bien remplie, j'ai découvert des choses magnifiques, j'ai rencontré des personnes incroyables mais j'ai aussi vu à quel point les bipèdes pouvaient détruire tous les êtres vivants. Je suis content de cette longue vie mais tous mes amis me manquent, je suis fatigué de m'en refaire de nouveaux et de les perdre. Je m'endors paisiblement sur un long soupir rêvant à la seconde étape de mon voyage en espérant qu'être immortel ne veuille peut-être pas dire être éternel sur Terre...

Timothy LOMBARD-KIRCH

BIOGRAPHIES

Julien PHILIPPE

J'ai grandi dans une ville bénie par les lumières du Ponant ou sombre comme une toile de Spilliaert, une cité quasi-fantomatique aux lumières parfois irréelles (j'y ai vu sous un ciel d'orage un immeuble banal défier les lois du spectre lumineux, se muer en un bijou ondoyant, se tordre comme une photographie brûlée)...

Brest, une ville dont le rugueux corps de béton est traversé d'infiltrations chimériques : fictions, rêves, ivresses, souvenirs, tous ces frères en irréalité bousculent son cadastre et révèlent sa véritable nature — celle d'une ville de mythe et de songe.

Bref, je dois sans doute à cette ville un goût pour les fictions fantastiques ou étranges au sens large – Le Locataire chimérique de Roland Topor, La Trilogie divine de Philip K. Dick, Solénoïde de Cartarescu, Sylvie de Nerval, Festins secrets de Pierre Jourde, Le Maître et Marguerite de Boulgakov, livres auxquels peuvent s'ajouter les films de David Lynch ou de Jacques Tourneur...

Autant de récits qui peuplent mon imagier mental et qui nourrissent les histoires que j'essaie difficilement d'écrire.

Colin MAILLARD

Colin Maillard est mon nom de plume, inspiré du jeu éponyme. Une plume bien paresseuse à ce jour, mais il reste beaucoup d'encre dans mon stylo. Ce concours de nouvelles m'encourage à poursuivre.

Né à Paris sur la rive gauche de la Seine, j'ai fait mes études au Quartier latin. Je n'ai ensuite habité que sur la rive gauche des fleuves : à Niamey ou à Bamako avec le Djoliba, à Rabat avec le Bouregreg. J'ai toujours chéri la mer du nord de la Bretagne. Le désert saharien m'a envoûté. Agadez, Zagora et surtout Djenné et Tombouctou, le banc d'Arguin en Mauritanie (l'endroit où l'océan rencontre le désert !), me manquent.

Merci à René Dumont et à Théodore Monod.

Je cherche encore dans la peinture le « bleu parfait ». Celui de la mer : glaz, couleur subtile et incomparable propre à la Bretagne, aux reflets de ses eaux, oscillant entre des nuances de bleu, de vert et de gris.

Compte tenu de l'insécurité au Sahel, je poursuis mes voyages dans les livres, les expositions de peinture et surtout l'accueil à Paris des exilés de toutes origines, qui me font partager leurs difficultés mais aussi m'enrichissent de leurs cultures.

Jessica ARDUIN

Je dois vous faire une confidence... l'écriture et moi n'avons pas toujours été amies. Nous nous sommes même heurtées, l'une à l'autre, la majeure partie de mes trente années de vie. La faute à ma meilleure amie : Dyslexie. Peut-être est-ce pour cela que je n'ai jamais écrit pour la beauté des mots ou le plaisir d'être lue.

Les mots, en plus de me poser problème, me rendaient "illisible". Or, j'avais tout de même des choses à dire, à inventer, à éprouver.

Alors, plutôt que de chercher à être lisible, j'ai cherché à écrire au-delà des mots. Paradoxalement, c'est ce qui nous a réconciliés et m'a permis d'écrire avec eux ensuite.

Écrire fut - et est toujours pour moi - avant toute chose, une expérience. Je crois que j'écris comme un acteur jouerait sur scène. J'incarne chaque personnage, chaque décor, chaque événement, vivant chaque scène. Et, si je sais toujours ce que j'aimerais traiter dans une histoire, je laisse l'improvisation m'emmenner où elle le souhaite en écrivant celle-ci.

Je m'efface derrière les mots, mais seulement pour y vivre davantage car j'y mets de moi, assurément, et plus que je ne le soupçonne sûrement.

J'essaye néanmoins d'y laisser suffisamment de place pour que la personne qui me lise puisse y mettre un peu d'elle également. La lecture aussi est une expérience, me semble-t-il. J'espère avoir réussi à vous en faire vivre une, tout du moins.

Louise CONFAIS

"Please allow me to introduce myself, *S'il vous plaît permettez-moi de me présenter* I'm a man of wealth and taste, *Je suis un homme de goût et fortuné* I've been around for long long years *Je suis là depuis de longues longues années ...*", pour reprendre les premières lignes de Mick Jagger dans *Sympathy For The Devil Compassion Pour Le Diable* - hormis le fait que je ne suis ni riche ni immortelle (je n'ai que 17 ans).

Écrire sur sa vie, c'est beaucoup moins facile que d'écrire sur celle de personnages que l'on invente. Je peaufine mes idées d'écriture depuis mes années de ~~solitude~~ collège - bien plus en tant que plaisir que projet de vie. Ou alors peut-être bien sous forme de scénario.

Je viens souvent au Muséum d'histoire naturelle depuis des années, depuis que je suis assez grande pour m'intéresser à tout ce qui est (ou a été) vivant. C'est probablement pour ça que le thème de l'immortalité m'a attirée, qui sait.

À mon entrée au lycée, j'ai fait la connaissance d'un professeur de philosophie qui a changé ma vision de l'écriture, M. Boulade, et son atelier d'écriture, et qui m'a finalement fait aimer les jeudis. Sans lui je n'aurais même pas appris l'existence de ce concours de nouvelles...

Suite et fin (car il faudra bien que j'y passe) : j'ai deux projets d'études, la psychiatrie ou le cinéma. L'un des deux projets est bien plus sûr que l'autre, évidemment.

En revanche je ne me rappelle plus très bien lequel était le plan A et lequel était le plan B, et inversement...

Enfin, ma vie est comme un film ; malheureusement pour le chaos ambiant, ce film a dû être réalisé par Woody Allen, son scénario écrit par Claude Chabrol.

Quant à la bande-son elle a dû être composée sans aucun doute par les Doors.

Daphné LAMANDÉ-MORANT

Je m'appelle Daphné, je suis née à Paris il y a 15 ans.

Ma vie, je la vois en musique et en mots.

La musique, que je pratique depuis l'âge de 7 ans, je compte bien y consacrer ma carrière et c'est déjà la voie que j'emprunte, lycéenne et élève dans la classe de cor du conservatoire de Tours.

L'écriture, mon autre passion, prend une place importante dans mon quotidien : ayant déjà participé à un concours de nouvelles l'année dernière, j'écris depuis que j'ai appris à écrire : des lettres, des romans, des poèmes... que je fais lire à ma famille et mes amis, qui sont mon plus grand soutien.

"La musique est le langage des émotions" disait Emmanuel Kant.

Pour moi, les mots le sont aussi...

Timothy LOMBARD-KIRCH

Dans la vie, j'ai toujours été créatif avec une imagination débordante. La lecture est l'un de mes passe-temps préférés et elle m'a permis de découvrir l'écriture. Je suis un grand fan de chats, ils se retrouvent donc très souvent dans mes histoires.

Je ne vais pas à l'école, je suis instruit en famille depuis toujours. La maison est mon école mais l'extérieur aussi : les musées, les expositions, les fêtes culturelles, l'escalade, l'apprentissage de la LSF (Langue des signes française) ou encore la danse de quadrille et ses spectacles font partie des activités que je pratique au quotidien et qui m'inspirent chaque jour.

Les livres partagent ma vie, il y en a partout dans la maison et grâce à l'IEF (l'Instruction En Famille), j'ai beaucoup plus de temps à consacrer à mes passions notamment l'écriture et la lecture.

Je viens de terminer mon premier roman jeunesse que j'ai commencé à l'âge de 11 ans.

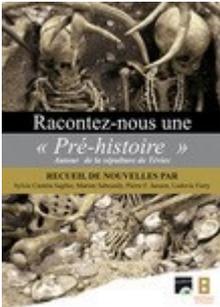
Depuis un an je m'entraîne à faire des concours de nouvelles pour découvrir ma plume et les différents genres littéraires.

Je viens d'avoir 13 ans et je veux devenir écrivain.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	p. 2
Nom des lauréats	p. 2
Thème du concours	p. 3
Chez les auteurs de plus de 18 ans	p. 4
Chez les auteurs de moins de 18 ans	p. 5
<i>Mare nectaris</i> de Julien PHILIPPE	p. 6
<i>Glaz et le dictionnaire des homards</i> de Colin MAILLARD	p. 13
<i>Ad vitam aeternam (pour la vie éternelle)</i> de Jessica ARDUIN	p. 19
<i>All The Madmen</i> de Louise CONFAIS	p. 26
<i>La Chute</i> de Daphné LAMANDÉ-MORANT	p. 29
<i>Un voyage éternel</i> de Timothy LOMBARD-KIRCH	p. 34
Biographies des lauréats	p. 39
Table des matières	p. 42
Recueils déjà parus	p. 43

RECUEILS DÉJÀ PARUS



Racontez-nous une « Pré-histoire »

Sylvie CASTÉRA-SAGLIER, Marion SABOURDY, Pierre F. JAOUEN, Ludovic FERRY, édition 2011.

4 nouvelles primées qui relatent les événements tragiques entourant la mort de deux femmes de la Préhistoire. Les squelettes ont été présentés au Muséum de Toulouse à l'occasion de l'exposition temporaire « Préhistoire(s) : l'enquête ». Ils sont actuellement dans les réserves des collections du Muséum.



Le caillou céleste

Christophe COUSIN, Chantal LE GUILLOU, Sauveur PADOVANO, édition 2012.

3 nouvelles primées autour du mystère de la météorite de Toulouse tombée le 10 avril 1812 à 20 heures.



Dans la peau d'un ours

Valérie REICH, Sylvaine COLLART, Aurore GAILLIEZ, Clémence JAMET, Elsa MULLER, Louis MERIAN, collège PIERRE-ET-MARIE-CURIE (Le Fousseret), collège LOUISE-DE-SAVOIE (Chambéry), collège BERTRAND-LARALDE (Montréjeau), édition 2013.

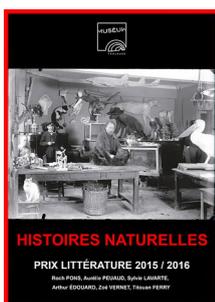
9 nouvelles primées : Se mettre dans la peau d'un ours peut prendre des tournures bien surprenantes !



Grandir

Angé BEUQUE, Cécile ATTRAPE-MOTS, Agnès LESAGE, Mathilde ROUMIER, Jean-Yves WERY, Marie SEMPO, édition 2014.

6 nouvelles primées : Grandir ? Un mot gigantesque que chacun va regarder, écouter, explorer avec sa sensibilité.



Histoires naturelles

Roch PONS, Aurélie PEUAUD, Sylvie LAVARTE, Arthur ÉDOUARD, Zoé VERNET, Titouan FERRY, édition 2015.

Six nouvelles primées autour de l'intrigue du premier laboratoire de taxidermie du Muséum de Toulouse.



La compagnie des bêtes

Clément PETIT, Julie DELFOUR, Éva KOPP, Charlotte GOMES, Tim BARY, Zoé AUBRY, édition 2016.

6 nouvelles primées autour de la relation que l'homme entretient avec les animaux.



Prises de bec

Julie DELFOUR, Chantal GALICHET, Roger RAYNAL, Noé ÉDOUARD, Matthijs MICHEL, Chloé GERBAULT, édition 2017.

6 nouvelles primées autour de l'expression familière et polysémique qu'est la prise de bec.

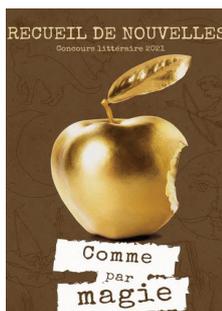


Tranches de vies amérindiennes

Chantal GALICHET, Hélène DEL AGUILA, Gaëlle MAHÉ, Amaya DAUGÉ, Estelle LEFRANC, Chloé BOUDES, édition 2019.

6 nouvelles primées autour de la culture et des peuples autochtones en Amazonie.

À consulter en ligne : [Recueil de nouvelles du Muséum de Toulouse - 2019-2020](#)

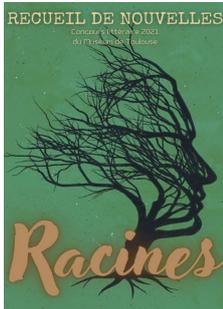


Comme par magie

Thérèse de LA FONCHAIS, Bernard DUPHIL, Charles LOUIS, Arthur BIJAC, Océane HOLLIDAY, Maud CHARBONNIAUD, édition 2020.

Six nouvelles magiques et ensorcelantes primées autour de l'expression polysémique « comme par magie ».

À consulter en ligne : [Recueil de nouvelles du Muséum de Toulouse - 2020-2021](#)



Racines

Christel DUBOIS, Marie Clotilde BASTIDE, Patrick PIERRE, Juliette GORIAUD, Lina GUIDICELLI, Parme WOERHEL, édition 2020.

Six nouvelles ancrées dans le sol, la famille et l'identité.

À consulter en ligne : [Recueil de nouvelles du Muséum de Toulouse - 2021-2022](#)



Muséum d'histoire naturelle

35 allées Jules Guesde – 31 000 Toulouse

Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18h

[Accueil - Muséum de Toulouse \(toulouse-metropole.fr\)](https://www.toulouse-metropole.fr/accueil-museum-toulouse)

Au cœur de
votre quotidien

toulouse
métropole

Avec la collaboration de :

PIKTOS
GROUPE ÉDITORIAL



Bibliothèque
de Toulouse

